



On ne peut pas les ramener

Les gardes-côtes viennent d'arriver  
Ils nous demandent de rester calmes  
ne pas céder à la panique  
Ils disent  
Il ne faut plus

Naviguer

Nager

Se mettre à l'eau

Sous aucun prétexte

Merci

Leïla

Je vous le rappelle

Chères auditrices

Personne ne sait ce qui se passe

Chers auditeurs

Personne ne le sait

Restez avec nous

C'était le premier jour des vacances, et Élo n'arrivait pas à sortir de son lit.

Les yeux grands ouverts, elle regardait le plafond. Il avait des fissures, une grande qui se séparait en un delta de trois petites qui couraient jusqu'au mur, au-dessus du rideau translucide qui caressait la moustiquaire. C'était sa chambre d'été. Elle la connaissait par cœur.

Son cœur ! Elle s'était réveillée avec le cœur qui battait fort, si fort que son matelas en tremblait, que le son lui emplissait les oreilles et qu'elle ne pouvait pas se rendormir. Se réveiller tôt, c'était normal, mais se réveiller en ayant peur, ça ne l'était pas.

Elle n'avait pas envie de bouger, mais elle avait envie d'en avoir envie. Elle voulait avoir envie de profiter du matin, avant que ses parents ne se lèvent, de sortir sur la terrasse, de respirer l'air de Citéplage, de regarder la mer.

Maman, elle, n'avait pas eu envie de partir en vacances cette année-là. Pas envie du tout. Papa cherchait des compromis : il proposait de partir seulement dix jours au lieu des trois semaines habituelles. Mais elle répondait toujours non. Elle ne voulait pas y aller.

– Ça va être sinistre. On ne pourra pas nager, elle disait. Il n’y aura personne, vous verrez. Plus personne ne veut aller à la mer.

Mais Papa avait une botte secrète, un joker dans sa manche, un argument imparable : il avait demandé son avis à Élo. Et Élo avait dit qu’elle, elle voulait toujours y aller, à la mer. Ça n’avait pas changé. Alors ils étaient venus. Fin de l’histoire.

À trois, je me lève, se promet-elle. Elle serra les poings sous son drap. Un, deux... Trois.

Élo et ses parents habitaient, durant les vacances, au rez-de-chaussée d’un bâtiment rose pâle posé à quelques centaines de mètres de la plage. Il faisait partie de ce qu’on appelait la cité : un ensemble d’immeubles aux couleurs pastel qui formaient un arc vaguement parallèle au dessin de la baie. Leur appartement possédait deux terrasses : l’une côté plage, et l’autre vers l’intérieur des terres, côté Citéplage, le village voisin. Élo préférait la première, parce qu’on avait vue sur les jardins communs qui séparaient la cité de la plage.

Elle sortit et s’assit à même le sol avec son petit déjeuner. Thé noir, tartine beurre et miel. Elle se sentait mieux. Comme si l’inquiétude avait glissé sur sa peau lorsqu’elle s’était levée et avait coulé jusqu’au sol, formant une petite flaque qui sécherait rapidement et s’oublierait encore plus vite.

Du bout des lèvres, elle goûta son thé. Il était encore trop chaud.

Citéplage n’était pas une île, c’était une cité balnéaire au creux d’une petite baie. Mais d’une certaine manière, Citéplage était une île parce qu’ici, ils étaient isolés de tout le reste. C’était l’île des vacances.

Elle mordit dans sa tartine. Les oiseaux chantaient des mélodies qu’elle avait oubliées pendant l’hiver mais dont elle se souvenait maintenant. Elle s’emplit de chaque détail des jardins : les petits chemins de béton qui découpaient la pelouse, les rosiers qui les encadraient, les pins et palmiers aux troncs peints en blanc, le pêcher sauvage qui avait poussé là où quelqu’un avait jeté un noyau et dont elle était la seule à cueillir les fruits, les toboggans et balançoires à la peinture écaillée.

Au-delà des jardins, il y avait la promenade et ses bancs vert bouteille où les vieux s’installaient pour regarder le coucher de soleil. Après la promenade, la plage, comme une promesse. Puis la mer.

La mer ! Élo se redressa. Où était la mer ? Elle déposa sa tartine entamée et se leva, une main en visière. Non, elle ne la voyait pas. Le ciel embrassait la plage à l’horizon. La mer avait disparu.

Les chaises d’extérieur étaient rangées dans un coin de la terrasse. Elle en saisit une, grimpa dessus, plissa les yeux et se dressa sur la pointe des pieds.

Toujours rien. Ou si ! Un éclat argenté, à peine perceptible.

Elle se mordit l’intérieur de la joue. Elle savait, évidemment, pour le Reflux. Tout le monde savait. On ne parlait plus que de ça depuis des mois. Mais elle n’avait pas com-

pris que ça voulait dire qu'elle ne verrait plus la mer depuis la terrasse. C'était à la fois un changement trop minuscule pour qu'elle y ait pensé, et trop énorme pour qu'elle l'accepte maintenant qu'elle l'avait sous les yeux.

Quelques gouttes lui tombèrent sur le nez, qu'elle fronça. De la pluie ? Pourtant, le ciel était bleu, strié de longs nuages trop fins et blancs pour cracher quoi que ce soit.

Un jet d'eau s'écrasa sur son front. Elle sursauta et faillit tomber de sa chaise. Ses yeux brûlaient : elle les frotta du dos de la main mais ne parvint qu'à aggraver les choses. Quelqu'un riait. Un second jet l'atteignit à l'épaule.

– Hé !

Elle cligna des paupières jusqu'à ce que la vue lui revienne puis sauta au bas de la chaise. Un garçon se tenait derrière la haie de roses, armé d'un fusil à eau. Il actionna la pompe de son jouet et visa posément.

– Arrête, dit Élo. Arrête de tirer.

Splach. En pleine poitrine.

– Stop !

La rafale suivante s'écrasa sur sa joue et explosa en étoile, infiltrant son oreille, ses yeux, sa nuque. Il commençait vraiment à l'énerver.

– Arrête de viser les yeux ! C'est de l'eau salée, ça pique !

Le garçon baissa enfin son canon.

– Désolé, fit-il en secouant la tête. C'était trop tentant.

Elle le fusilla à son tour – mais du regard, seulement. Il n'avait pas vraiment l'air désolé.

Son arme à la main, il ouvrit le portail et s'avança vers elle en la gratifiant d'un sourire qui l'agaça encore plus. Il était trop grand, ce sourire. Il découvrait les deux rangées de dents, pas juste celles du haut comme chez un être humain normal.

Elle se rassit et prit une gorgée de thé : il était légèrement salé. Dommage collatéral.

– Tu t'appelles comment ?

Élo considéra le garçon sans répondre. À bien y regarder, ce n'était pas juste son sourire qui était trop large : tout ce que ce garçon portait était trop grand pour lui. Ses cheveux noirs trop longs lui tombaient sur les lunettes ; les lunettes en question, une épaisse monture noire à verres larges, lui tombaient sur le nez, et il devait remonter son short tous les trois pas parce qu'il lui tombait sur les hanches.

Sans se laisser décourager par son silence, il déposa son fusil et s'assit près d'elle, au bord de la terrasse. Deux paires de jambes dans le vide, le bout de leurs orteils frôlant la pelouse.

– Pourquoi est-ce que tu m'as tiré dessus ? râla-t-elle.

– T'étais une trop belle cible, debout sur la chaise comme ça. T'es fâchée ?

Elle haussa les épaules. Son tee-shirt était trempé. OK, il faisait déjà vraiment très chaud et c'était plutôt agréable, mais tout de même.

– Je voulais pas te fâcher, plaida le garçon. Je pensais que ça te ferait rire.

Ne sachant que répondre, elle reprit une bouchée de sa tartine. Elle était consciente du regard du garçon sur sa joue, c'en était gênant. Il insista :

– S’il te plaît, sois pas en colère ! Y’a personne d’autre de notre âge dans la cité...

– Comment ça ?

– Je suis là depuis plusieurs jours et c’est mort, ici. Y’a que des vieux.

Voilà qui était préoccupant. Peut-être que sa mère avait eu raison : les gens n’avaient pas voulu revenir à Citéplage.

– Tu sais quoi, j’ai une idée !

Le garçon bondit sur ses pieds, lui fit signe de se lever puis lui tendit le fusil.

– Tire-moi dessus ! Tire-moi dessus autant que tu veux, comme ça on sera quittes !

Elle soupesa le jouet : le réservoir était encore à moitié plein. C’était un de ces modèles à pompe, qui prennent plus de temps à charger mais ont plus de puissance. Sans se presser, elle actionna la pompe pour pressuriser le réservoir. Le garçon se tenait à un mètre d’elle, bras grands ouverts, yeux mi-clos. Elle le mit en joue.

– Comment tu t’appelles, déjà ?

– Hu...

Touché ! En plein dans sa bouche. Il vira rouge homard et se mit à tousser en lui tournant le dos pour se protéger. Impitoyable, elle continua à l’arroser.

– Stop, croassa-t-il.

Elle ne s’arrêta pas pour autant. Il était torse nu. À si peu de distance, le débit d’eau était suffisamment puissant pour laisser des traces roses sur sa peau. Avec des salves courtes et précises, elle lui dessina un E entre les omoplates.

– T’avais raison, c’est marrant.

E pour Élo. E pour Éphémère aussi : les traits disparaissaient presque aussi vite qu’elle les traçait. Quand le réservoir d’eau fut vide, elle lui rendit son fusil.

– Maintenant, on est quittes.

– Bah, c’est dégueu ! ronchonna-t-il en crachant de l’eau sur le gazon du jardin. Et j’avais dit « stop », tu aurais dû t’arrêter.

– Bois, ça fera passer le goût.

Il prit la tasse qu’elle lui tendait et but en grimaçant.

– Mais le thé est salé aussi !

– La faute à qui ?

Sans attendre de réponse, elle enjamba les flaques qui constellaient la terrasse et se rassit pour terminer son petit déjeuner. Après quelques instants de flottement, il la suivit. Elle déchira sa seconde tartine et lui en tendit une moitié. Il prit une bouchée qu’il avala presque sans mâcher. À nouveau, il souriait : ça débordait de son visage. Il avait l’air d’avoir beaucoup trop de dents.

– Je m’appelle Hugo, en fait.

– Toi non plus, tu ne t’es pas arrêté quand j’ai dit « stop ».

– Aaaaah, fit-il du ton de quelqu’un qui a finalement résolu une énigme. C’est pour ça que tu étais fâchée ? Pardon, je ne le ferai plus.

Il mordit encore dans son pain, mastiqua rapidement, déglutit.

– Je m’arrêterai quand tu diras « stop ». Promis.

Elle le dévisagea et le jugea moins durement cette fois-ci. Il ne cessait pas de sourire, quand il s’excusait, et ça ne semblait pas présomptueux. Au contraire, ça paraissait courageux de sa

part. Vulnérable. Elle n'avait jamais eu de copain de son âge capable de s'excuser si facilement et en gardant le sourire.

– D'accord. Moi aussi, je m'arrêterai quand tu diras « stop ». Je m'appelle Élo.

– Éloïse ?

– Juste Élo.

Les palmes des palmiers frissonnaient d'aise dans la brise. Au rez-de-chaussée d'un immeuble voisin, un vieux monsieur passa la porte-moustiquaire de son appartement, enfila ses sandales et sortit sur sa terrasse, journal à la main. Il les salua d'un signe avant de s'asseoir dans sa balancelle. Élo leva une main en réponse tandis qu'Hugo tonna un « Bonjour ! » joyeux mais trop bruyant à son goût. Puis il se tourna vers elle :

– Qu'est-ce que tu faisais debout sur une chaise ?

– Je cherchais la mer.

Il indiqua la direction de la plage.

– J'y suis allé ce matin pour prendre des munitions. C'est par là.

C'était une blague, mais Élo ne rit pas.

– Les années passées, on la voyait depuis la terrasse, et maintenant, plus.

– Oh.

Il se leva pour scruter l'horizon.

– C'est vrai, je ne la vois pas.

– D'où l'intérêt de monter sur la chaise.

Il grimpa dessus, plissa les yeux.

– Non, je ne vois rien.

– Essaie sur la pointe des pieds ?

– Toujours rien.

Élo, elle, voyait la mer quand elle se perchait sur la chaise. À peine, mais elle la voyait... Parce qu'elle était plus grande que lui, réalisa-t-elle avec satisfaction.

Ils restèrent immobiles, presque suspendus, lui sur la chaise et elle assise par terre. Elle réalisa qu'elle ne savait pas comment lui parler. Ou plutôt, elle ne savait plus : les années précédentes, ses amitiés de vacances s'étaient faites si naturellement qu'elle ne se souvenait même pas de leurs débuts. Des enfants de son âge apparaissaient et l'instant d'après, ils faisaient les quatre cents coups dans la cité comme si leurs familles se connaissaient depuis plusieurs générations. D'ailleurs, c'était parfois le cas. Les appartements à Citéplage se passaient de mère en fille.

Les années précédentes, elle lui aurait posé des questions : ça fait combien de temps que tu es arrivé ? Depuis combien d'années tu viens ? Tu as quel âge ? T'as des frères et sœurs ? C'est qui tes copains, ici ?

Mais cet été elle avait treize ans et puis, tout avait changé. Elle ne savait plus comment poser ces questions sans se sentir idiote, ou pire, avoir l'air d'une gamine. Elle secoua son cerveau dans tous les sens, cherchant frénétiquement quelque chose d'autre à lui demander. Tout ce qui lui venait c'était : « Est-ce que ça te fait mal aux joues de sourire autant ? », ce qui était vraiment débile.

Elle finit par poser la question la plus simple qui lui vint à l'esprit.

– T'habites dans quel appartement ?

– Pourquoi tu veux savoir ?

Elle haussa les épaules. Pourquoi pas ?

Le garçon sauta de sa chaise.

– Je dois y retourner, justement, à mon appart. Salut, Élo !

– Salut.

Et il s'en fut, refermant soigneusement le portail derrière lui.

Elle avait un plan.

L'autoroute, à l'aller, avait été déserte. Parce que plus personne ne voulait aller à la plage. Parce que la mer avait changé. Parce qu'on ne pouvait plus nager.

Pour Élo, c'était absurde : tant qu'il y avait de l'eau, on pouvait nager. Les gens qui disaient qu'on ne pouvait pas avaient peur, c'est tout. Sûrement, ces recommandations ne valaient que pour les baigneurs amateurs, ceux qui nageaient la brasse en gardant la tête hors de l'eau. Elle, elle savait nager pour de vrai. Et sa mère était encore plus forte.

Le plan, donc, était très simple. Première étape, partir quand même à la mer. Deuxième étape, aller nager malgré tout. Il n'y avait pas de troisième étape.

Sur le chemin de la plage, elle bouillait de détermination, bouillait tellement chaud que le sol gondolait sous ses pieds, une vague de béton qui la soulevait et l'emportait jusqu'à la mer.

Philémon, son père, marchait devant, le parasol sous un bras et le sac de plage sous l'autre, elle était juste derrière, et Anna, sa mère, la suivait. Il était midi, le soleil soulignait tout de lumière pure, les rosiers montaient la garde, les balançoires grinçaient sur leur passage. Ils étaient baignés du silence partagé qu'ils maîtrisaient si bien – pas besoin de dire quoi que ce soit pour être ensemble.

En traversant la promenade, Élo s'arrêta pour retirer ses chaussures. Les tongs de l'année passée étaient trop petites : elles lui irritaient la peau.

Philémon se retourna.

– Ça va ?

Elle hocha la tête mais son père ne la regardait déjà plus. Il fixait Anna, loin derrière. Sans prévenir, elle avait fait demi-tour et marchait vers l'appartement. Elle avançait courbée, les épaules en avant et la nuque basse, écrasée de soleil. Ils la virent traverser leur jardin et se réfugier à l'intérieur.

– Elle a oublié quelque chose ?

Son père plissa les yeux, comme ébloui, puis se remit à marcher vers la plage à grandes enjambées, son sac lui battant les flancs. Elle trottina derrière lui.

– On ne devrait pas l'attendre ?

Les deux pieds dans le sable, il se figea.

C'était toujours la même plage, le sable gris jaune brûlant et les rochers noirs qui délimitaient la baie de chaque côté. C'était toujours la même plage, même si elle était plus profonde qu'elle ne l'avait été à la plus basse des marées basses. C'était toujours la même plage, mais elle était déserte à perte de vue, zéro baigneur, aucun marchand ambulancier, pas un seul match de beach-volley en cours. C'était toujours la même plage, sauf qu'au bout, il n'y avait plus la mer. Juste le sable et le ciel – une ligne nette.

Philémon déposa leurs affaires. Ils s'avancèrent. La plage était vierge de toutes traces. C'était comme sortir très tôt après une nuit où il aurait neigé. Ou marcher sur la lune.

Au bout, le sable formait une pente brusque et raide, comme s'ils se tenaient au bord d'un cratère. En contrebas, un peu plus loin, la mer. Enfin. Elle paraissait tapie, presque timide.

Philémon se pencha vers Élo.

– On descend ?

Elle était tiraillée. D'un côté, la mer. De l'autre, Maman. Quand elle avait imaginé sa première baignade après la catastrophe, elle l'avait toujours imaginée avec elle. Est-ce qu'elle comprendrait qu'ils avaient laissé leurs affaires là pour explorer ?

– Allez, viens, on descend.

Ils se laissèrent glisser au fond du trou. Quand on se tenait dos à la mer, la pente donnait l'impression désagréable que la plage allait s'effondrer, un raz-de-marée de sable. Élo reconnut soudain la forme du terrain. Les années précédentes, il y avait eu un point dans l'eau où elle perdait abruptement pied. C'était ça, ce trou. Le relief sous-marin découvert.

Son père avait retiré ses sandales et son short, et s'avancait prudemment dans l'eau. Elle se déshabilla à son tour.

– On s'arrête quand j'ai de l'eau aux genoux, prévint-il. On ne va pas plus loin.

Elle hocha la tête. Elle négocierait plus tard, quand Maman arriverait pour nager avec eux. Tout était calme, immobile. L'eau brillait.

Elle y posa un pied et poussa un cri. C'était glacé.

Évidemment, l'eau était toujours froide au début, et on s'habitueait en nageant, mais elle était certaine que là, c'était plus froid que la normale. Elle fit un pas de plus. Une force invisible lui faucha la cheville et elle manqua de s'étaler.

Le courant. La mer emportait tout vers le large, par pulsation. Elle devait enfoncer les talons dans le sable pour ne pas trébucher.

– Tu crois que Maman pourrait nager contre ce courant ?

– Possible. Je l'ai vue faire pire dans sa jeunesse.

Il s'était détourné, les yeux dans le vague. Dans son dos, Élo s'allongea sur l'eau pour faire la planche et se laissa dériver. De gros nuages blancs défilaient paresseusement dans le ciel.

– La différence, continua son père, c'est que le courant finissait toujours par s'arrêter à un moment. Elle pouvait le traverser.

Élo continuait à glisser. La mer avait changé mais pas le ciel. Le ciel ne changerait pas.

– Avec le Reflux, le courant ne s'arrête jamais.

Si Maman arrivait maintenant, elle verrait Élo à l'eau. Elle saurait que sa fille n'avait pas peur.

– Élo, qu'est-ce que tu fais ? cria son père, de l'effroi dans sa voix. Reviens tout de suite !

Elle se redressa. Le courant l'avait déportée d'une dizaine de mètres. Elle inspira par le nez et s'orienta vers son père en battant des jambes. Ça y est, elle y était. Elle nageait.

Elle fit quelques mouvements de crawl, lents et puissants, avant de relever la tête : elle avait à peine avancé. Le Reflux était plus fort qu'elle ne l'avait cru et le froid l'engourdisait. Elle accéléra la cadence. Les dix mètres à parcourir lui en parurent trente.

Philémon lui saisit le poignet dès qu'elle fut à sa portée.

– Qu'est-ce qui te prend ? Je t'avais dit qu'on ne nagerait pas !

Ils retournèrent sur la plage. Son père fulminait. Elle aurait pu se noyer. Il l'avait emmenée mettre les pieds dans l'eau parce qu'il lui faisait confiance, mais clairement, il avait eu tort. Si elle n'était pas revenue, son sort aurait été pire que la noyade. Elle aurait dérivé pour l'éternité, comme un astronaute qui a lâché le câble qui le retient au vaisseau, et elle serait morte de froid. Ou de fatigue, ou de soif. Et lui, sur la plage, en la regardant s'éloigner, il serait mort de chagrin.

Tête baissée, elle laissait passer la tempête en se frictionnant pour se sécher. Rien de tout ça n'était arrivé. Elle était revenue en nageant comme Maman lui avait appris. Elle était plus forte que son père ne pouvait l'admettre.

Elle marmonna :

– Pourquoi est-ce que Maman est partie comme ça ?

Cette seule question stoppa le sermon net. Elle n'en revenait pas. C'était comme se découvrir un superpouvoir. Son père se défit complètement, rougit et balbutia qu'Anna était sûrement fatiguée du voyage, ce qui n'avait aucun sens parce qu'elle avait dormi pendant presque tout le trajet. Puis il lui proposa une glace.

– Ah non, tu ne vas pas recommencer ! Il est hors de question que tu passes un nouvel été à ne manger que de la glace vanille.

– Quel est le problème avec la vanille ? répliqua Élo. C'est bon, la vanille.

Chaque année, son père tentait de la convaincre de prendre autre chose. Chaque année, il échouait.

Ils étaient sur la grande place de Citéplage, devant chez Sansonnet, leur glacier fétiche. Presque tout était fermé : la halle aux poissons était déserte, un panneau sur la porte de la supérette informait les passants qu'elle n'ouvrirait désormais que les après-midi et des chats avaient investi les tables de la terrasse du café. Le patron ne les aurait jamais laissé prendre leurs aises s'il avait eu des clients, mais il n'y avait personne.

Élo fit une moue agacée. On aurait dit une ville fantôme. De quoi les habitués de Citéplage avaient-ils eu peur, exactement ? Même sans la mer, Citéplage, c'était bien mieux que la ville. D'ailleurs, Sansonnet était toujours ouvert.

Un couple de retraités passait sa commande devant eux, Philémon les salua avec enthousiasme. C'étaient des voisins : ils habitaient un appartement du même immeuble qu'Élo et ses parents. Elle les connaissait depuis toujours mais n'arrivait jamais à se souvenir de leur nom. Mais ce n'était pas grave, parce qu'eux non plus ne parvenaient pas à retenir le sien.

– Oh, Léo, minaуда la femme en lui pinçant la joue. Tu as tellement grandi ! Le portrait craché de ta mère. Et tu nages aussi bien qu'elle, je parie.

Élo se força à sourire et fit un pas en arrière pour esquiver d'éventuelles futures attaques. Les vieux du quartier lui pinçaient toujours les joues. Elle détestait ça. (Et puis, non, elle ne nageait pas aussi bien que sa mère. Personne ne nageait aussi bien que sa mère. Pas la peine de le lui rappeler.)

– Anna n'est pas avec vous ? demanda l'homme en léchant sa glace deux boules (chocolat noir de noir et beurre de cacahuètes extra croustillant).

– Oh, elle fait la sieste, répondit Philémon d'un ton léger.  
Une fois que le couple se fut éloigné, il se retourna vers sa fille.

– Le problème avec la vanille c'est qu'il y a tellement d'autres choses à découvrir ! Regarde la carte...

Il fit un geste vers l'ardoise accrochée derrière le comptoir.

– Elle change chaque jour. Tu pourrais venir ici tous les jours de tout l'été et prendre un parfum différent à chaque fois. Regarde, du sorbet au cidre !

– J'aime pas quand c'est pétillant.

– Je ne pense pas que le sorbet soit pétillant, Élo. Les bulles disparaissent en dessous de zéro degré.

– Même, je suis sûre que ça se sent.

– De la glace aux griottes ?

– C'est quoi des griottes ?

– Un genre de petites cerises très acides.

– J'aime pas quand c'est acide.

– Un milkshake au sésame noir ?

– Une boule vanille dans un cornet, s'il vous plaît, le coupa-t-elle en s'adressant directement à la vendeuse qui observait leur manège d'un air las.

– Tu me désespères.

Elle décocha un sourire narquois à son père qui payait.

– J'aime la vanille. Cette glace me fait très plaisir.

Il lui passa une main dans les cheveux.

– Alors je suis content aussi. Mange donc ta boule de vanille quotidienne.

Ils rentrèrent à l'appartement en marchant à l'ombre des arbres qui bordaient la route. Le macadam rayonnait sous

leur pas, leur chauffant les pieds. Les volets des immeubles étaient presque tous fermés. Il n'y avait pas de voitures. Aucun bruit.

Une femme toute ridée leur fit signe depuis le balcon d'un des rares appartements occupés et s'exclama :

– Élo, Philémon ! Vous nous avez manqué l'année dernière !  
Philémon leva son cornet dans sa direction.

– Vous aussi !

Élo et sa famille n'étaient pas venus à Citéplage l'année précédente. Ils étaient allés ailleurs, plus loin, dans un endroit où il n'y avait pas de plage. Ils avaient pris l'avion – ça avait été le baptême de l'air d'Élo. Un beau voyage. Ils étaient partis le cœur léger, en se disant que Citéplage, Sansonnet et la mer seraient toujours là l'année suivante. Qui aurait pu imaginer qu'ils avaient tort ?

Elle s'ébroua. C'était juste la mer qui se retirait, juste une marée descendante qui n'en finissait pas. Tout le reste était pareil. La glace vanille était délicieuse – aussi bonne que les années d'avant. Et les histoires de câbles et d'astronautes de son père lui avaient donné des idées : il faudrait qu'elle se procure du matériel d'escalade, un harnais avec mousqueton et un câble qu'elle accrocherait quelque part sur la plage. Avec un système pareil, elle pourrait nager sans risquer de dériver.

Son père passa un bras autour de ses épaules.

– Il faut que tu sois patiente avec ta mère.

Elle se figea à mi-bouchée. Sa glace lui parut soudain écœurante, trop sucrée et trop grasse, le cornet mou et fade, et le froid lui faisait mal aux gencives. Elle aurait voulu ne pas devoir la terminer.

Anna était assise dans le salon. Elle ne s'était pas changée : la bretelle de son maillot resté sec dépassait de sa manche de tee-shirt. Une vieille radio était posée sur la table basse. Elle était grise de poussière et son antenne constellée de taches de rouille, mais elle fonctionnait : les haut-parleurs crachaient une voix jeune et nerveuse.

– Qu'est-ce que tu écoutes ? demanda Philémon en rinçant son maillot dans l'évier de la cuisine.

– Les nouvelles.

– Je ne savais pas qu'on avait une radio, dit Élo.

– Elle était cachée au fond de la grande armoire. Elle a dû appartenir à mes parents.

Du coin de l'œil, Élo épia la réaction de son père. Il disait toujours qu'ils venaient à Citéplage pour être ensemble loin du reste du monde. Ça voulait dire pas de télé, pas d'internet et pas trop de téléphone. C'était la règle. Il n'avait jamais mentionné la radio, mais ce n'était probablement pas autorisé non plus.

Il sortit un torchon propre du placard et le passa sous un mince filet d'eau.

– Je vais juste lui mettre un coup. Elle est un peu sale.

– Tant que tu ne l'éteins pas, souffla Anna.

Pendant la nuit, Élo se leva pour aller aux toilettes. De la lumière filtrait derrière la porte de la salle de bain. Occupé. Elle s'assit sur le carrelage du couloir, dos au mur, ses genoux dans les bras. Elle n'était qu'à moitié réveillée, l'esprit pas tout à fait attaché à son corps, flottant dans l'obscurité. La chasse d'eau retentit et sa mère sortit sans la voir.

Quand Élo revint à sa chambre, la porte d'entrée de l'appartement était ouverte.

Par l'entrebâillement, elle la vit assise à la table de la terrasse. Maman trop grande pour la chaise, Maman et tous ses muscles, ses épaules rondes, ses biceps saillants, ses jambes moteur de hors-bord, ses poumons infinis et tout le reste d'elle. Immobile. Baignée dans une lueur rougeâtre.

Une lueur ? La radio était posée sur la table, son antenne dépliée au maximum. Le voyant lumineux prouvait qu'elle était allumée mais le volume était si bas qu'il fallait se concentrer pour l'entendre.